

## **L'INFLUENCE DE LA FRANCE, DU SYNODE DE PISTOIA A *AUCTOREM FIDEI***

**PAOLA VISMARA**  
UNIVERSITE DE MILAN

Dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle, la connaissance des auteurs français était en général très bonne ; il faut rappeler qu'à cette époque le français était la langue de la culture. La diffusion des livres de théologie, religion et dévotion est tout à fait remarquable et mériterait une analyse détaillée. Cela est vrai pour les textes jansénistes ou gallicans, dont la circulation est importante et dont on peut aisément constater l'influence, mais aussi pour les auteurs qui appartiennent à un tout autre versant idéologique et théologique. Les ouvrages des érudits français jouent souvent un rôle de premier plan dans les controverses religieuses du XVIII<sup>e</sup> siècle en Italie. Jansénistes et antijansénistes y puisent à pleines mains les matériaux pour leurs argumentaires doctrinaux, mais aussi une riche documentation érudite, très exploitée dans les conflits théologiques. Nous prendrons en considération la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment pour ce qui concerne la période allant du synode de Pistoia de 1786 (dont les actes furent imprimés en 1788) à la bulle *Auctorem Fidei*, publiée par Pie VI en 1794 après de longs travaux préparatoires.

Pour ce qui concerne l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, les auteurs auxquels on fait référence à la Faculté de Théologie de l'Université de Pavie - un centre majeur du jansénisme italien - sont tout spécialement, surtout après 1786, Fleury, Tillemont et Ellies du Pin. Dans une « *Nota de' libri che abbisognano a' professori di teologia morale* » relative à l'enseignement de l'histoire ecclésiastique, en 1770 figurait l'oeuvre de Fleury, à côté de celle de Bossuet. Giuseppe Pujati, moine janséniste, voulut présenter un modèle idéal de bibliothèque au point de vue d'une culture anti-romaine : lui aussi, il signala que les ouvrages de Bossuet et Fleury ne

pouvaient pas en être absents<sup>1</sup>. Dans le *De fontibus sacrae theologiae*, Pietro Tamburini, professeur à la même Faculté, proposa entre autres la lecture des ouvrages de Bossuet<sup>2</sup>.

Les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles* de Tillemont circulaient dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle, même s'il n'y en eut pas de traduction italienne (étant donné le caractère de l'ouvrage, cela s'avérait inutile) ; en tout cas une édition en français fut publiée à Venise en 1732.

La diffusion des ouvrages de Fleury et de Tillemont dans la période 1660-1750 est bien connue<sup>3</sup>. Le phénomène ne s'arrête pourtant pas à cette époque. Dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on continue de lire Tillemont même s'il n'est pas réédité. Un autre auteur très souvent mentionné est Noël Alexandre. Le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet fut loué par Scipione de' Ricci, qui en prônait la lecture dans son *Istruzione pastorale sulla necessità e sul modo di studiare la religione* : « *Il Discorso sulla Storia universale di mons. Bossuet non sarà mai lodato abbastanza* »<sup>4</sup>. Cet ouvrage avait été traduit en italien dès 1715<sup>5</sup> et son importance fut remarquable.

Au point de vue de l'histoire de l'Eglise, c'est encore Fleury qui se taille la part du lion. Néanmoins, il n'est pas question exclusivement d'un problème d'érudition, cela à cause de la nature même des textes et des intentions de leurs auteurs. Le Nain de Tillemont, par exemple, fait œuvre d'une érudition extraordinaire, aujourd'hui encore très importante pour les savants, mais l'un de ses buts est d'exalter l'Eglise des origines, qui est conçue comme un modèle unique et exceptionnel<sup>6</sup>. Le dominicain Noël Alexandre est plus aligné sur le parti philo-janséniste, conformément à ses idées rigoristes et anti-romaines<sup>7</sup> : « *Domenicano, rigorista, antiromano, scrive in un latino di rara eleganza e diviene l'alimento 'storico' di cui si nutrono per decenni*

---

<sup>1</sup> M. BERNUZZI, *La Facoltà Teologica dell'Università di Pavia nel periodo delle riforme (1767-1797)*, Milano, 1982, *passim*.

<sup>2</sup> P. VISMARA, « Bossuet en question. Ecclésiologie et politique en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans A.-E. SPICA (éd.), *Bossuet à Metz (1652-1659). Les années de formation et leurs prolongements*, Bern-Berlin-Bruxelles, 2005, p. 305-318.

<sup>3</sup> F. WAQUET, *Le modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la République des lettres, 1660-1750*, Rome, 1989.

<sup>4</sup> P. STELLA (éd.), *Atti e decreti del concilio diocesano di Pistoia dell'anno 1786*, Firenze, 1986, vol. I: *Ristampa dell'edizione Bracali*, p. (83).

<sup>5</sup> *Discorso sopra la storia universale [...]*, Venezia, presso Paolo Baglioni, 1715.

<sup>6</sup> Cela est, en général, l'un des objets des critiques romaines au XVIII<sup>e</sup> siècle. Voir par exemple : Archivio della Congregazione per la Dottrina della Fede, Index, *Protocolli 1788-1790*, fasc. 24, « *Summarium propositionum opusculi inscripti Il dormitanzio... theologica censura inurendarum* », f. 134r-151v, 10 août 1789, où l'on fait mention aussi d'auteurs français.

<sup>7</sup> A. VECCHI, *Correnti religiose nel Sei-Settecento veneto*, Venezia-Roma, 1962, p. 348.

*nell'Europa cattolica (e non solo...) schiere di studiosi e di persone colte, anche se spesso attratte dal penchant militante più che dalla serenità degli studi* »<sup>8</sup>.

L'*Histoire ecclésiastique* de Claude Fleury aussi n'est pas toujours objective et impartiale. Son ouvrage, dont les accents pédagogiques sont considérés comme importants, remporta un succès remarquable en Italie. Gallican, Fleury ne connut pourtant pas les fureurs d'un Ellies du Pin<sup>9</sup>. La Curie romaine contrecarra, sans succès, la traduction italienne (dont les premiers volumes furent publiés en 1766) ; le Nonce à Venise essaya de s'opposer à sa publication, mais en vain<sup>10</sup>. Une traduction italienne par les soins de Gaspare Gozzi, un savant de renom, parut à Gênes entre 1769 et 1783.

L'opposition de l'Église n'était peut-être pas dénuée de toute justification ; un auteur tel Vittorio Alfieri affirme avoir perdu la foi à la suite de la lecture de cet ouvrage<sup>11</sup>. En tout cas, le succès fut remarquable ; au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle le janséniste Vincenzo Palmieri écrit que, quant à l'histoire ecclésiastique, le modèle à imiter est toujours Fleury : « *Niuno siccome lui scrisse giammai la storia della Chiesa* »<sup>12</sup>.

Entre-temps, Rome n'était pas restée inactive. On avait confié à un rigoriste, le dominicain Giuseppe Agostino Orsi (qui sera cardinal), la tâche de répondre à Fleury. Son *Istoria ecclesiastica* parut à Rome en 1747 et recueillit un large consensus dans les milieux « romains ». Le but de cet ouvrage était d'élaborer une histoire de l'Église marquée par la fidélité de la doctrine, mais aussi par une érudition à la hauteur des temps et par un style agréable. Il s'agit en fait d'une version romaine de l'histoire de l'Église, solide au point de vue de l'érudition ; mais cela ne put empêcher ce que Mario Rosa appelle la « marche triomphale » de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury<sup>13</sup>. Au début des années 80, Giovanni Marchetti, un polémiste très lié à la curie romaine, forma le projet de réfuter d'une manière directe l'oeuvre de Fleury, encore très lue et tenue pour dangereuse. Il écrivit un *Saggio critico sopra la storia ecclesiastica del sig. abate Claudio Fleury* (1780) et notamment une *Critica della Storia ecclesiastica e de' discorsi del sig. Abate Claudio Fleury* (1782-83).

---

<sup>8</sup> A. PRANDI, « La storia della Chiesa tra Sei e Settecento: apologetica ed erudizione », dans *Problemi di storia della Chiesa nei secoli XVII e XVIII*, Napoli, 1982, p. 13-38 (p. 33s).

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> À propos de l'édition de Venise: M. INFELISE, *L'editoria veneziana nel '700*, Milano, 1989, p. 120-122.

<sup>11</sup> M. ROSA, « Riformismo religioso e giansenismo in Italia alla fine del Settecento », dans P. CORSINI, D. MONTANARI (eds.), *Pietro Tamburini e il giansenismo lombardo*, Brescia, 1993, p. 1-30 (p. 21).

<sup>12</sup> *Discorso preliminare alle lezioni di storia ecclesiastica*, Genova, 1805, p. 12, cité par C. CARISTIA, *Riflessi politici del giansenismo italiano*, Napoli, 1965, p. 178.

<sup>13</sup> M. ROSA, « Riformismo religioso, art. cité », p. 21.

Il est aisé de constater le poids des auteurs français dans la « guerre des catéchismes », que l'on connaît assez bien dans ses grandes lignes. Au cœur de cette dispute on retrouve souvent le monde ecclésiastique français, non seulement quant aux textes suggérés, mais aussi par les orientations qui la caractérisent : par exemple, l'insistance sur le droit des évêques à élaborer eux-mêmes les catéchismes pour leur diocèse. En réalité, le phénomène n'était pas récent. Mais dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle ses marques sont très évidentes.

Dans les débats sur les catéchismes et la préférence de plusieurs évêques pour les textes français, plusieurs éléments figurent, mais qui souvent ne sont pas liés : le jansénisme, le rigorisme, les droits des évêques et des curés, des choix qui portent souvent à dissocier la théologie et l'histoire sacrée etc. Presque toute l'Italie est concernée tôt ou tard par ces phénomènes : la Lombardie (à cause en premier lieu de la politique ecclésiastique des souverains) et la Toscane (avec Scipione de' Ricci en particulier) en sont particulièrement affectées. Mais cela arrive un peu partout. Le *De claris catechistis* de Giovanni Andrea Serrao, évêque de Potenza, qui montre de l'inclination pour le jansénisme et le réganisme, se fonde sur les principaux catéchismes français du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, notamment sur celui de Mésenguy. À Florence l'archevêque Antonio Martini – qui n'est aucunement janséniste – ressent l'influence de Bossuet et Nicole et apprécie le catéchisme de Pouget-Colbert. Il s'agit d'un texte rigoriste qui fut mis à l'Index. Les soupçons de jansénisme étaient fondés notamment quant au « grand catéchisme » ; mais, dans la version latine, il avait été apprécié même par Lambertini – Benoît XIV. Ce catéchisme est à la base aussi de la *Breve esposizione e compendio della dottrina cristiana* composée en 1772 pour le diocèse de Novara par ordre de l'évêque Marco Aurelio Balbis Bertone. Très diffusé était aussi le *Catéchisme historique* de Claude Fleury<sup>14</sup>. Le catéchisme de Montazet reçut les louanges de plusieurs évêques de Toscane et fut traduit en italien avec le titre de *Catechismo per i fanciulli ad uso delle città e diocesi di Cortona, Chiusi e Pienza, Pistoia, Prato e Colle*.

Les débats les plus passionnés et orageux concernent le texte de Mésenguy. La traduction italienne du catéchisme parut à Naples entre 1758 et 1760. Les opinions à Rome n'étaient pas unanimes ; Giovanni Bottari, par exemple, y était favorable, ce qui n'étonne pas du tout, du fait qu'il avait été le promoteur de l'édition de Naples ; de même avis, quelques cardinaux,

---

<sup>14</sup> Mais, en fait, au point de vue de la didactique les textes les plus exploités furent les deux petits ouvrages de Claude Fleury sur les *Costumi degl' israeliti* et *Costumi de' cristiani*.

notamment Domenico Passionei. Finalement, le catéchisme fut mis à l'Index en 1761 ; on dit que la prohibition fut la cause de la mort du cardinal Passionei<sup>15</sup>.

L'*Institution et instruction chrétiennes*<sup>16</sup> ou *Catéchisme de Naples* est l'œuvre de Pierre-Etienne Gourlin. Les éditions en langue italienne furent nombreuses ; l'édition de 1783 fut mise à l'Index. La dernière édition, en 1828, sous le titre *Istruzione sulle verità cristiane in forma di catechismo*, manifeste toutefois des nouveautés : à la fin de chaque tome on peut trouver des commentaires, qui apportent des nuances et des précisions sur certains points, afin de rendre le texte cohérent avec la bulle *Auctorem Fidei* de 1794<sup>17</sup>. Plusieurs propositions que la bulle avait condamnées étaient donc signalées et corrigées.

Le texte de la deuxième session du synode de Pistoia est constitué par la *Lettera circolare* que Pietro Leopoldo de Toscane avait adressée aux évêques au début de la même année 1786, accompagnée par 57 *Punti ecclesiastici*. Le point 54 concerne la bibliothèque des curés ; parmi les catéchismes suggérés figurent les textes de Gourlin et de Mésenguy. Les décrets du synode mentionnent l'ouvrage de Gourlin comme « *bellissimo catechismo* » ; plusieurs catéchismes français sont mentionnés, notamment celui de Montazet, auquel on fait référence comme à un texte essentiel : « *Le sode massime di religione, l'unzione di cui sono ripieni questi aurei libri, saranno per i saggi pastori un bastante motivo, onde non s'inducano così di leggieri ad abbandonarli, per surrogarne ad essi altri forse meno utili ed edificanti* »<sup>18</sup>. La question des catéchismes est importante : en dernière analyse, elle pose le problème de l'instruction des fidèles à la lumière de la « *sana dottrina* ».

À cette époque on peut saisir l'écho d'auteurs français à différents niveaux, dont je vais examiner deux épisodes : le synode de Pistoia et la réponse de Rome.

Le Synode de Pistoia est considéré comme l'apogée du jansénisme dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi le « *sbocco finale dell'intero giansenismo settecentesco, nella sua progressiva radicalizzazione episcopalista e parrochista* »<sup>19</sup>. Scipione de' Ricci, l'évêque de Pistoia et Prato

---

<sup>15</sup> P. BRAIDO, *Lineamenti di storia della catechesi e dei catechismi. Dal 'tempo delle riforme' all'età degli imperialismi (1450-1870)*, Torino, 1991, p. 287-290.

<sup>16</sup> *Institution et instruction chrétiennes dédiées à la Reine des Deux-Siciles*, Naples-Paris, 1776.

<sup>17</sup> *Atti e decreti del concilio diocesano di Pistoia dell'anno 1786*, P. STELLA (éd.), vol. II. *Introduzione storica e documenti inediti*, Firenze, 1986, p. 211sq.

<sup>18</sup> *Atti e decreti*, vol. I, Sess. V, n. XXIV, p. 179.

<sup>19</sup> M. ROSA, "Il movimento riformista liturgico, devozionale, ecclesiologico, canonico, sfociato nel sinodo di Pistoia" *Concilium* 2 (1966) fasc. 5, p. 113-127 (p. 115).

qui avait convoqué le synode diocésain, avait manifesté depuis longtemps son inclination pour le jansénisme et le régéralisme. Son *Istruzione sui doveri dei sudditi verso il sovrano* (1784), qui figure aussi en annexe aux *Actes* du synode<sup>20</sup>, repose largement, même dans l'appareil érudit, sur la *Defensio cleri gallicani* de Bossuet et sur le *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle* de Louis Ellies Du Pin<sup>21</sup>. Il s'agit seulement d'un exemple, qui toutefois montre de manière efficace les orientations de Scipione de' Ricci.

Dans le décret « *Della fede e della chiesa* » de la session III du synode, on déclare reconnaître la vraie autorité de l'Église et, en même temps, rejeter « *tuttociò che vi aggiunsero le passioni nei secoli posteriori, persuaso che non appartenga alla Chiesa entrare nei temporali diritti della sovranità, stabilita immediatamente da Dio* ». Immédiatement après, le synode proclame l'adhésion aux quatre articles de l'Église gallicane, qu'il déclare professer et indique comme « *principi così bene definiti dal rispettabile clero di Francia* »<sup>22</sup>. Il est donc évident que l'on cherche à établir un lien étroit avec l'Église gallicane. Vincenzo Palmieri et plusieurs membres du clergé du diocèse de Pistoia connaissaient très bien la *Cleri gallicani de ecclesiastica potestate declaratio*, qui figurait dans plusieurs textes, par exemple dans le *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle* de Louis Ellies Dupin, qui avait été publié en traduction italienne à Venise en 1770<sup>23</sup>.

Sa nouveauté en Italie était pourtant manifeste. Dans une congrégation préparatoire<sup>24</sup>, le canoniste Aldobrando Paolini présenta les conséquences négatives de l'application des principes gallicans et « *l'imbarazzo delle coscienze* » qui en dériverait. Le curé Marco Vivarelli nia souscrire à plusieurs sessions (partant, il sera destitué de sa charge de curé en fin d'année)<sup>25</sup>. Il soumit ses doutes, dont le onzième portait exactement sur ce problème. Il réfuta l'assertion que l'Église gallicane devait constituer la norme de conduite de l'Église de Pistoia ; au contraire, « *la Chiesa romana [fu] da noi [...] professata per madre e maestra delle altre Chiese* »<sup>26</sup>. Francesco Tolomei, de l'Oratoire de Philippe Neri et Bibliothécaire de la Fabroniana (lui aussi est l'un des participants au synode qui refusèrent de souscrire à plusieurs décrets)<sup>27</sup>, écrivit le 20 septembre

<sup>20</sup> *Atti e decreti*, vol. I, p. (93)-(107).

<sup>21</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 375. Sur Ellies du Pin : J. GRES GAYER, « Un théologien gallican, témoin de son temps : Louis Ellies du Pin (1657-1719) », *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, LXXII (1986), p. 67-121.

<sup>22</sup> Sess. III, § I, nn. XIV-XVII, *Atti e decreti*, vol. I, p. 80-83.

<sup>23</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 223.

<sup>24</sup> Dans : *Atti e decreti*, vol. II, pp. 429-434 (p. 433).

<sup>25</sup> *Atti e decreti*, vol. I, *ad indicem* ; quant aux caractéristiques du petit groupe d'opposants : vol. II, p. 50sq.

<sup>26</sup> « Dubbi », *ibid.* p. 484-487 (p. 486).

<sup>27</sup> *Atti e decreti*, vol. I, *ad indicem*.

1786 à Pietro Tamburini pour expliquer sa difficulté devant un texte où l'on propose comme modèle l'Église gallicane<sup>28</sup>. La réponse fut confiée à Giovanni Guglielmo Bartoli, un ex-dominicain très lié à Ricci, qui depuis longtemps s'était prononcé en faveur de la création d'une Église nationale de Toscane affranchie de la « tyrannie » de Rome. Tolomei refusait l'assimilation de l'église de Pistoia à l'Église gallicane. Bartoli répondit qu'il ne faut pas supposer que « *la Chiesa Pistoiese sia stata sempre ribelle a' suoi sovrani* » ; au contraire, « *noi non abbiamo mai accettato qualunque carta di Roma, se non vi concorrevà il beneplacito sovrano [...]. Roma non ha altro per noi che un primate, un capo ministeriale della Chiesa, il quale nulla può: né violare i canoni della Chiesa universale, né turbare i divini diritti del nostro sovrano, né offendere quei de' nostri vescovi o parrochi, né farci alcuna legge, se non sia esaminata, accettata e pubblicata dal principe dello Stato* ». En conclusion, il affirmait : « *Noi siam francesi nelle stesse libertà, come i francesi son pistoiesi nel comune inveterato inalienabil possesso delle medesime* »<sup>29</sup>.

On en appela encore aux usages de l'Église gallicane quant au droit des évêques d'établir eux-mêmes (et donc de réduire, si nécessaire) les fêtes dans leur propre diocèse<sup>30</sup>. Le *Promemoria sulla riforma delle feste*<sup>31</sup> s'inspire de manière directe – bien que les auteurs ne soient pas mentionnés – des catéchismes de Mésenguy et de Gourlin, mais encore plus des ouvrages de Thomassin et de Thiers<sup>32</sup>. Dans le décret sur la foi et l'Église, l'écho des catéchismes susmentionnés est évident. Pietro Stella, qui a étudié ces thèmes de manière très profonde et complète, a montré que le catéchisme le plus utilisé dans le synode est celui de Mésenguy (par exemple dans le décret sur la prière). Mais il a décelé aussi les difficultés qui découlent de la manière même de travailler de ces auteurs : souvent, ils puisent à pleines mains dans d'autres textes, qu'ils ne citent pas. Il s'agit donc d'une filiation difficile à cerner. C'était une manière de procéder tout à fait habituelle, qui rend parfois très compliqué de repérer avec certitude les sources de tel ou tel passage du synode. Mais tout à fait indiscutable est l'influence exercée par les orientations de l'Église gallicane et, de manière plus générale, par la culture religieuse française. On peut remarquer des absences : Fénelon, par exemple. À bien des points de vue, la raison en est évidente ; de même pour d'autres auteurs, qu'au contraire les défenseurs de Rome

<sup>28</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 417sq.

<sup>29</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 418-421.

<sup>30</sup> « Della riduzione delle feste », Annexe I, *Atti e decreti*, vol. II, p. 340.

<sup>31</sup> *Atti e decreti*, vol. I, Sess. VI, p. 228ssq.

<sup>32</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 337.

et les adversaires du jansénisme exploitent beaucoup. Toutefois, les décrets du synode mentionnent plusieurs passages d'auteurs qui ne sont ni gallicans ni jansénistes.

Afin de mieux comprendre la présence et le poids de la culture religieuse française dans le conflit entre jansénistes et anti-jansénistes à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut envisager notamment les travaux qui précèdent la publication de la bulle *Auctorem Fidei*, publiée par Pie VI le 28 août 1794, et la bulle même. Un rôle majeur dans la rédaction du texte définitif est attribué au cardinal savoyard Hyacinthe-Sigismond Gerdil<sup>33</sup>.

Parfois parmi les auteurs mentionnés dans les documents de la commission préparatoire, figurent les mêmes personnes que celles qui avaient été invoquées dans les documents du synode. Quelques exemples suffiront.

Di Pietro critique la « *niuna stima che mostra aver il sinodo pistoiese della suprema autorità del pontefice romano e delle di lui costituzioni* ». Dans ce but, afin de démontrer l'accord sur le primat de juridiction du souverain pontife, il en appelle à l'Écriture, à la Tradition, aux conciles aussi : Latran IV, Florence, Trente. Il souligne que non seulement les chrétiens convertis au catholicisme, mais les catholiques mêmes pour être admis à la profession religieuse, au titre de docteur, aux bénéfices ecclésiastiques etc., sont tenus à professer la foi catholique selon la formule de Pie IV : une formule qui présente l'obligation de se soumettre et d'obéir au pontife. Or, cette formule est définie par Noël Alexandre dans son *Histoire ecclésiastique* : « *Totius orbis christiani veneratione consecrata* » ; Le Gros dans le traité *De Ecclesia* s'exprime de la même manière<sup>34</sup>. Il faut remarquer que l'influence de Le Gros<sup>35</sup> est sans doute importante au point de vue de l'ecclésiologie qui triomphe dans le synode, celle d'une Église où domine l'obscurcissement des vérités, à qui seulement un *pusillus grex* reste fidèle<sup>36</sup>. La tâche attribuée au synode était d'aider à dépasser cette situation. Contre l'idée d'une Église affectée par l'« *oscuramento e vecchiezza* », « *piena di sozzure* », dans les travaux préparatoires de la bulle

---

<sup>33</sup> P. STELLA (éd.), *La Bolla 'Auctorem Fidei' (1794) nella storia dell'ultramontanismo. Saggio introduttivo e documenti, (Il giansenismo in Italia. II/I)*, Roma, 1995, *passim* ; sur le personnage : R. VALABREGA, *Un anti-illuminista dalla cattedra alla porpora. Giacinto Sigismondo Gerdil professore, precettore a corte e cardinale*, Torino, 2004.

<sup>34</sup> M. DI PIETRO, « Voto e relazioni critiche (Dottrine del sinodo sulla Chiesa, i suoi membri, la gerarchia, i poteri) », *La Bolla 'Auctorem Fidei' ...op. cit.*, p. 86.

<sup>35</sup> Selon la déclaration de Scipione de' Ricci, il se servit des *Avis aux princes* de Le Gros quant aux *impedimenta* au sacrement du mariage et y trouva une source importante d'inspiration.

<sup>36</sup> *Atti e decreti*, vol. II, p. 39s, 58.



on remarque que, selon Bossuet et le cardinal de Bissy, il s'agit là du langage des novateurs et des appelants seulement<sup>37</sup>.

Noël Alexandre et Thomassin, avec leurs citations sur le pontife comme vicaire de Jésus-Christ par un *ius singulare*, sont invoqués par Di Pietro à l'appui de la thèse que l'on veut démontrer. Ailleurs, l'*Histoire ecclésiastique* de Noël Alexandre joue le rôle de source érudite à laquelle on peut faire confiance. Parmi les gallicans modérés, on utilise notamment Alexandre et Fleury, du fait aussi que la même opération avait été faite par des hommes fidèles à Rome, des philo-curiaux, tels Giuseppe Agostino Orsi.

Quelques auteurs ecclésiastiques français, auxquels les documents du synode ne font jamais mention, sont au contraire bien présents dans les travaux pour la bulle *Auctorem Fidei*. Envisageons le cas de Fénelon. Quand une congrégation particulière d'évêques et de théologiens soumit à examen le sermon de Bartoli, on remarqua qu'il avait affirmé : « *Non accettavansi o decreti o definizioni o sentenze, benché delle sedi maggiori, se non venivano riconosciute ed approvate dal sinodo diocesano* ». La question est relative à la nature et au caractère du jugement des évêques par rapport à une « cause de foi » déjà conclue par un jugement solennel du pontife romain. L'expression utilisée par les censeurs romains (« *giudizio di adesione e non di discussione* ») est textuellement la même que celle que Fénelon avait employée au synode provincial de 1699, après la condamnation des *Maximes des Saints* : « les évêques de la province, quoique juges naturels de la doctrine, ne peuvent [...] porter aucun jugement, qu'un jugement de simple adhésion à celui du S. Siège et d'acceptation de sa Constitution »<sup>38</sup>.

Les *Voti* de Michele Di Pietro sur l'ecclésiologie du synode sont de grande importance. Secrétaire de la congrégation des évêques et théologiens, futur cardinal, il est l'un des grands protagonistes de la condamnation du synode. Quand il discute les doctrines du synode sur l'Église, il mentionne l'évêque de Cambrai, qui « *s'intitolò Franciscus Dei misericordia et S. Sedis Apostolicae gratia archiepiscopus cameracensis* »<sup>39</sup>. Stella a bien démontré qu'en ce cas la source indirecte était italienne, c'est-à-dire un ouvrage du polémiste « romain » Francesco Eugenio Guasco<sup>40</sup>. Cela arrive souvent, puisqu'on puise dans des livres qui présentent déjà une texture de citations et d'argumentations sur le sujet discuté.

---

<sup>37</sup> « Dubbi da discutersi nella congregazione settima » (avril 1791), *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit.*, p. 246.

<sup>38</sup> Congregazione particolare di vescovi e teologi, « Esame della orazione al sinodo del sig. G.G. Bartoli », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit.*, p. 44.

<sup>39</sup> M. DI PIETRO, « Voto e relazioni critiche...doc. cité », p. 133.

<sup>40</sup> *Ibidem*, n. 82.

Mais il est possible aussi de repérer des citations directes. Dans les discussions contre l'idée de grâce et de liberté prônée par le synode, on réfute la conception janséniste, ce « *dannato sistema* » dans lequel « *la libertà dell'uomo è ridotta alla nuda e necessaria volontarietà* ». À ce propos, on utilise la *Instruction pastorale en forme de dialogue* de Fénelon et le *De haeresi janseniana ab Apostolica Sede merito proscripta*, qui avait été publiée à Paris en 1728<sup>41</sup>.

L'un des plus fervents défenseurs de la bulle *Unigenitus* en France, l'un des plus vifs adversaires de Quesnel, avait été le cardinal Thiard de Bissy. Il avait recueilli quantité de témoignages en faveur de la bulle, publiés dans un recueil et dans l'appendice à une lettre pastorale. Ces textes étaient connus aussi dans une traduction italienne, bien que partielle, qui avait été publiée à Assise en 1788 par les soins de Francesco Pertusati et Luigi Mozzi<sup>42</sup>. Le premier était un noble milanais, qui avait été lié à la Compagnie de Jésus et était très engagé dans la diffusion d'un modèle religieux philo-romain et anti-janséniste (par la suite, anti-révolutionnaire) ; Luigi Mozzi, originaire de Bergame, était un ex-jésuite de renom, très actif dans le soutien à Rome et champion d'une théologie anti-janséniste. Ils visaient donc à expliquer le consensus en France autour de l'*Unigenitus*.

De ce point de vue, le recueil de Bissy fut considéré comme un modèle ; on visait à récolter une moisson de lettres de consensus pour la *Auctorem Fidei* aussi, qui auraient pu être publiées, par exemple, en conclusion des volumes des décrets des synodes diocésains.

Dans les travaux préparatoires de la bulle, on fait mention explicite de Bissy même sur d'autres sujets. Di Pietro vise à établir une correspondance parfaite entre le jansénisme et le calvinisme : « *In tutto il sistema, concorda il sinodo pistoiese con i calvinisti* »<sup>43</sup>. Il faut considérer « *non esservi un solo testo di sant'Agostino in tutta l'opera di Giansenio che non sia stato preso tal quale e di pianta dalle opere di Calvino* ». À ce propos il cite deux auteurs, dont Bissy : « *Non possiamo dispensarci dal riportare il giudizio del card. De Bissy nel Mandement del 1710 (pag. 383 e segg.), qual è: non differire la dottrina dei seguaci di Giansenio da quella dei calvinisti che nel modo di esprimersi* ». Les citations, bien que très précises, ne sont peut-être pas directes. Di Pietro pouvait les lire dans les *Osservazioni dogmatiche* de Honoré de Sainte Marie, qui avaient paru en traduction italienne en 1786, et aussi dans le *Giornale*

---

<sup>41</sup> « Dubbi per la congregazione sesta », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...* op. cit., p. 241.

<sup>42</sup> P. STELLA, « Saggio introduttivo », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...* op. cit., p. CXXI.

<sup>43</sup> DI PIETRO, « Voto e relazioni critiche... doc. cité », p. 94.

*ecclesiastico di Roma* de 1789<sup>44</sup>. De l'avis du consultant, la consonance entre le jansénisme et le calvinisme consiste notamment dans l'idée d'une Église qui n'abrite pas dans son sein les pécheurs. Dans le sillage de Pélage et de Donat, de Wyclif et de Hus, de Luther et de Calvin (le consultant établit donc une sorte de généalogie de l'erreur), le synode exclut de l'Église tous les pécheurs. « *Per brevità – écrit Di Pietro – basterà riferire ciò che insegnano su di ciò due dottissimi teologi francesi* », dont on relate des passages assez longs<sup>45</sup>. Le premier est le cardinal de Bissy ; le deuxième est Jean-Joseph Languet de Gergy.

Celui-ci, archevêque de Sens après avoir été évêque de Soisson, est l'une des bêtes noires des jansénistes et des rigoristes : il s'était rangé sous l'enseigne de l'anti-jansénisme, il se prononça en faveur de la bulle *Unigenitus*; il prônait la dévotion au Sacré Cœur. Un épisode qui attira de manière particulière la haine contre lui fut sa décision, comme métropolitain, de proscrire le catéchisme philo-janséniste de Mgr Caylus<sup>46</sup>. Les « Nouvelles ecclésiastiques » lui consacrèrent une attention non seulement dénuée de toute sympathie, mais aussi chargée de haine, à cause de ses rapports avec les jésuites et de sa fidélité à Rome<sup>47</sup>.

Dans les actes préparatoires de la bulle, on mentionne Languet une autre fois, et très longuement, à propos de la réception de la bulle *Unigenitus*. Que le pape puisse être faillible (« *come si vuole in Francia dopo il 1682* ») ne signifie pas qu'il se soit trompé en l'espèce ; le contraire est démontré, selon Languet, par le consensus que la majorité des évêques a manifesté sur le sujet. « *Ora le voci di pochi vescovi e di un certo numero di preti e i clamori di alcune città di questo regno non saranno mai di un peso bastevole per vincerla in autorità sul papa e sul corpo dei vescovi uniti al loro capo* »<sup>48</sup>.

Quant à l'*Unigenitus*, un repère important est le volumineux ouvrage en plusieurs tomes du jésuite Jacques de la Fontaine<sup>49</sup>, utilisé aussi au sujet des sacrements ; pour eux, on mentionne surtout la *Constitutio Unigenitus theologice propugnata*, publiée dans le troisième tome. Les

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 95.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 94-95 e 134.

<sup>46</sup> Ch. VAN DER PLANCKE, « Une conscience d'Église à travers la catéchèse janséniste du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, 72 (1977), p. 5-39 (p. 24-25).

<sup>47</sup> N.-M. DAWSON, « Le pari de Languet et le Paris antijanséniste », *Revue d'Histoire Ecclésiastique* 94 (1999), p. 871-896; D. MENOZZI, *Sacro Cuore. Un culto tra devozione interiore e restaurazione cristiana della società*, Roma, 2001, p. 29-35; S. BISSON, « L'image d'un personnage épiscopal: Mgr. Languet de Gergy dans les Nouvelles ecclésiastiques et le Supplément des Nouvelles ecclésiastiques », in N.-M. DAWSON (éd.), *Fidélités ecclésiastiques et crise janséniste: Mgr. Jean Joseph Languet de Gergy et la Bulle Unigenitus*, Sherbrooke, 2001, p. 91-114 ; C. MAIRE, *De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1998, p. 330.

<sup>48</sup> Congregazione di vescovi e teologi, « Esame del decreto della fede e della Chiesa », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...* op. cit., p. 68.

<sup>49</sup> Voir *Atti e decreti*, vol. II, p. 160.

remarques de l'auteur sur les propositions de Quesnel condamnées par l'*Unigenitus*, à propos de la juridiction du pontife romain, sont considérées « *dotte osservazioni* » ; ailleurs on dit qu'il est « *dotto* » et qu'il procède contre Quesnel « *saggiamente* » et « *giudiziosamente* »<sup>50</sup>. Son ouvrage est aussi une source documentaire pour l'économie des références et des citations.

Pierre François Lafitau, évêque de Sisteron, avait été l'auteur d'une histoire de la bulle *Unigenitus*. L'ouvrage fut traduit en italien et eut trois éditions entre 1740 et 1790. Les réactions en France et la mobilisation des évêques acceptants y sont très bien documentées. Cet ouvrage est cité expressément dans le texte des documents préparatoires<sup>51</sup>.

Contre le quesnellisme et le richérisme la documentation érudite, bien que marquée par un esprit de fidélité à Rome, ne suffisait pas. L'un des grands protagonistes de la condamnation du synode, Di Pietro (dont les *Voti* ont été déjà mentionnés comme très intéressants), fait preuve d'une bonne connaissance des auteurs français ; sur le sujet il en appelle surtout à Pierre Corgne et Jean Pey. Le Corgne était l'auteur d'une *Défense des droits des évêques*, publiée en France en 1768, qui visait à refouler les revendications du parochisme<sup>52</sup> ; il n'était pourtant pas philo-romain. Mais, à la suite de ce qu'en avaient dit quelques-uns de ses collègues consultants du Saint-Office<sup>53</sup>, Di Pietro soutient que Le Corgne, bien que « *non molto attaccato alle prerogative del romano pontefice* », avait traité le sujet « *con molta precisione ed esattezza* »<sup>54</sup>. Contre le richérisme il fit appel aussi à Jean Pey, qui à son tour revendiquait les droits des évêques contre les prétentions des curés. Pey était l'auteur d'un ouvrage *De l'autorité des deux puissances*, qui fut publié à Strasbourg en 1780 et traduit en italien en 1788, sans l'indication de son auteur. Les citations qu'en fait Di Pietro sont toutefois en langue française : la connaissance de la production libraire plus récente même en langue française était partant solide. L'ouvrage de Pey était aussi une riche source de citations et de références aux conciles du passé, aux auteurs récents, aux événements de l'Église de France<sup>55</sup>. Les idées de Pey correspondaient en grande partie à celles de Di Pietro. Dans le sillage de Languet et d'Ysé de Saléon, Pey prouvait à

---

<sup>50</sup> *La Bolla 'Auctorem Fidei'*, *op. cit.*, *passim* (notamment: p. 89, 92, 192, 313, 372s).

<sup>51</sup> Par ex.: « Dubbi per la congregazione nona », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...* *op. cit.*, p. 297.

<sup>52</sup> *Défense des droits des évêques*, dont les arguments sont rétorqués par Gabriel Maulrot. Cfr. B. BOCCHINI CAMAIANI, « Gli 'Annali ecclesiastici' e Pietro Tamburini », dans *Pietro Tamburini e il giansenismo lombardo...* *op. cit.*, p. 307-330 (p. 324, n. 61).

<sup>53</sup> « *Tutto ciò si pone in chiaro lume da un autor, moderno sì, ed in qualche cosa non propenso alle prerogative del romano pontefice, ma che nel trattar di questo punto a lungo ha procurato di andare in traccia dei più sodi monumenti e di farsi carico di tutto, onde formarne un esatto giudizio* », cité par P. Stella, *La Bolla 'Auctorem Fidei'...* *op. cit.*, p. 117, n. 61.

<sup>54</sup> DI PIETRO, « Voto e relazioni critiche... doc. cité », p. 117; cfr. p. 144.

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 120; cfr. p. 122, 125sq.

nouveau que l' « hérésie janséniste » trouvait à Rome même des appuis<sup>56</sup>. Les milieux romains contraires à cette situation en faisaient donc l'un de leurs porte-drapeaux.

Di Pietro mentionne un passage du traité de Pey quand il démontre que les frontières entre intérieur et extérieur pour ce qui concerne les droits de l'Église peuvent être interprétées de manière très différente, jusqu'au refus de tout pouvoir en ce qui concerne les structures et leur fonctionnement, pourtant indispensables à la vie de l'Église même. Pey avait écrit : « Certains auteurs, en changeant la signification des termes, réduisoient les objets spirituels à ce qui étoit purement intérieur et renvoyoient au contraire dans la classe des matières temporelles tout ce qui étoit extérieur dans le gouvernement de l'Église et dans les fonctions sacerdotales »<sup>57</sup>. Di Pietro citait l'exemple de la discipline du mariage, l'une des cordes sensibles dans les polémiques avec la politique des souverains, à commencer par Joseph II.

Un autre auteur que l'on aime évoquer contre Quesnel est le capucin Paul de Lyon, auteur des *Anti-Hexaples*, publiés à Lyon en 1715. Sa pensée est évoquée notamment pour le problème de la prière des impies, que le synode de Pistoia, d'après Quesnel, définit comme un mensonge et une hypocrisie exécrable<sup>58</sup> : si l'on examine le contexte, on peut constater qu'il ne s'agit pas d'une question d'une importance secondaire, au contraire. Au fond, cela pose de manière radicale la question de la grâce et de la situation de l'homme faible et pécheur devant Dieu. On fait référence à la pensée de Paul de Lyon pour réfuter l'assimilation entre pélagiens et catholiques « romains », contre ceux qui considéraient la bulle *Vineam domini* comme une manifestation de l'Antéchrist, qui, opérant la résurgence des doctrines de Pélage, rendait Rome encore plus pélagienne que lui<sup>59</sup>.

Une source ultérieure, mais de moindre importance, les *Osservazioni dogmatiche, storiche e critiche* du carme Honoré de Sainte-Marie, prend position contre toute la lignée janséniste, le fondateur, Saint-Cyran, Arnauld, Petitpied, Quesnel et leurs disciples<sup>60</sup>.

Sur le problème de la grâce, on fait référence aussi aux *Praelectiones theologicae* du docteur de Sorbonne Honoré Tournely, source de renseignements à propos des théologiens contritionnistes du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup> ; cet ouvrage est un repère important pour la discussion sur la

---

<sup>56</sup> Il fut aussi en correspondance avec Giuseppe Garampi, nonce à Vienne dans les années 1776-1785. P. STELLA, *Il giansenismo in Italia. II. Il movimento giansenista e la produzione libraria*, Roma, 2006, p. 152 e 458.

<sup>57</sup> DI PIETRO, « Voto e relazioni critiche... doc. cité », p. 99.

<sup>58</sup> « Dubbi per la congregazione quattordicesima », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit.*, p. 375, 381, 384sq.

<sup>59</sup> « Dubbi per la congregazione settima », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit.*, p. 254sq.

<sup>60</sup> La traduction italienne fut publiée en 1786.

<sup>61</sup> *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit., passim* (p. 240, 303, 542s).

modalité des censures et sur les notes théologiques<sup>62</sup>. Parmi les adversaires de Quesnel il faut mentionner aussi, à cause de la publication de ses ouvrages en traduction italienne, le jésuite Jacques-Philippe Lallemant. Ses *Riflessioni morali con varie annotazioni sul Nuovo Testamento*, traduites en italien par le jésuite Giovanni Giacomo Della Pigna, furent publiées à Rome en 1791. Le but de l'auteur était celui de s'opposer aux *Réflexions morales* de Quesnel, très répandues, surtout dans la traduction italienne promue par Scipione de' Ricci<sup>63</sup>.

On peut remarquer que les auteurs français qui sont invoqués de manière positive par les consultants romains sont assez différents. Ils sont tour à tour source de renseignements et de considérations historiques, ou bien auteurs d'ouvrages qui expriment des idées : soit tout à fait conformes aux orientations romaines, soit utiles dans un certain cadre du discours.

Une seule voix s'éleva contre les opinions des membres de la commission, dans un programme écrit entre les séances du mois de mars et du mois de juillet 1791. L'auteur en est le dominicain Giorgio Maria Albertini<sup>64</sup>. Théologien d'un cardinal examinateur (peut-être Zelada), avec qui il prit ses distances, il était violemment opposé aux jésuites et au molinisme, mais en dernière analyse aussi à la politique pastorale de Rome, qui inclinait à une considération bienveillante de l'homme et de ses exigences, par exemple en matière de confession. Je ne vais pas examiner en détail son argumentation, qui est pourtant intéressante. Je me borne à remarquer l'assimilation qu'il opère entre l'impiété de Rousseau et de Voltaire et certaines idées des jésuites ou des molinistes (sa cible est notamment Giovanvincenzo Bolgeni et son ouvrage *Della carità o amor di Dio*). À son avis, la crainte vaut mieux que la confiance, et trop de confiance en Dieu, c'est de l'impiété. Au contraire, il faut avoir toujours sous les yeux, comme le dit le synode, « *l'abisso a cui giugne l'uomo insensibilmente dopo che ha rotto i primi argini e si è abbandonato a se stesso* »<sup>65</sup>. Rigoriste, ami de Concina et de Patuzzi, il prétend avec acharnement que les références du synode à Gourlin, Montazet, Mésenguy, à Quesnel même, ne comportent d'aucune manière l'acceptation de leurs idées. Le fait d'avoir « *assunto e lodato que' libri pestilenti* » ne serait qu'une réponse au molinisme, qui est la vraie peste dans l'Église.

---

<sup>62</sup> *Ibidem*, p. C, 438, 465 et *passim*.

<sup>63</sup> STELLA, *Il giansenismo in Italia...op. cit.*, II, p. 451sq.

<sup>64</sup> Il quitta Rome à cette époque, puisqu'à la mort de son confrère Antonino Valsecchi il avait été nommé professeur de théologie à l'Université de Padoue.

<sup>65</sup> G. ALBERTINI, « Programma. Se la dottrina del sinodo di Pistoia sopra i due Amori sia infetta di baianismo? », *La Bolla 'Auctorem Fidei'...op. cit.*, p. 219; sur Voltaire etc., p. 217.

Les argumentations d'Albertini sont tellement forcées dans leurs développements que, d'instinct, on penserait à une contestation des travaux du synode faite de mauvaise foi. Mais ce n'est pas le cas.

Le ton véhément dans les écrits polémiques et l'agressivité dans les discussions étaient assez fréquents, comme dans le cas d'un confrère d'Albertini, Daniello Concina dont, à l'occasion de sa mort, Benoît XIV avait parlé avec une dureté qui ne lui était pas habituelle : « *Non sarebbe stato uomo inutile, perché sapeva; ma essendosi lasciato sedurre dagli inimici della Compagnia di Gesù a prorompere ne' suoi scritti in esclamazioni troppo pungenti, ed in asserzioni alcune volte insussistenti, ha meritamente incontrato lo sdegno e la disapprovazione dei galantuomini e delle persone da bene* »<sup>66</sup>. Mais, en l'espèce, il s'agit d'un texte adressé directement au pape, donc très différent - comme genre littéraire - par rapport aux écrits des polémistes ; par conséquent, l'âpreté de ses critiques et de ses reproches ressort encore plus. Et Pie VI, comme Benoît XIV, n'aimait pas les paroles blessantes et les attaques virulentes à l'intérieur de l'Église.

Albertini, qui était favorable à l'augustinisme et au rigorisme, considère comme tout à fait inoffensives les références du synode à certains auteurs français. Il répute possible, même sur les sujets les plus délicats et controversés, une lecture orthodoxe de Quesnel<sup>67</sup>. Au contraire, à son avis, il est impossible de donner un sens orthodoxe au molinisme, qui « *spalanca gratuitamente il cielo a tutti i ribaldi* », aux hérétiques et aux infidèles, et propose un naturalisme proche de celui des philosophes<sup>68</sup>.

Cette période est un moment crucial par rapport aux futurs développements de l'Église après la fin de l'Ancien Régime. Le synode de Pistoia est l'occasion de confluence et de synthèse des exigences de réforme ecclésiastique du jansénisme italien, en rapport avec le jansénisme de France et des Pays-Bas. Dans l'élaboration d'un projet d'Église on remarque l'importance des courants de pensée du jansénisme, du richérisme et du gallicanisme français, à côté desquels on fait appel aussi au réganisme fébronien et au josphisme. Dans la synthèse, qui présente des aspects d'originalité, convergent plusieurs idées : l'obscurcissement des vérités dans l'Église, la diminution du pouvoir du pontife romain en faveur des droits des conciles et des synodes et

---

<sup>66</sup> P. VISMARA, *Oltre l'usura. La Chiesa moderna e il prestito a interesse*, Soveria Mannelli, 2004, cap. 9. Stella définit ses ouvrages « libri violenti » (« Saggio introduttivo », p. XCI).

<sup>67</sup> Scipione de' Ricci pourtant le présentait - d'une manière qui n'est pas neutre - comme un « pio e dotto martire della verità » (« Lettera di mons. Vescovo sulla collazione de' benefizi », 12 août 1783, *Atti e decreti*, vol. I, p. (69)).

<sup>68</sup> ALBERTINI, « Programma, doc. cité », p. 229.

du rôle des évêques et des curés ; mais aussi la conviction profonde que les réformes ecclésiastiques ne puissent trouver leur fondement que dans un lien très étroit avec les princes.

La réponse de Rome fut radicale. La bulle *Auctorem Fidei* condamna 85 propositions extraites des actes et décrets du synode. Les condamnations ne portèrent pas tant sur les propositions une par une, mais sur une vision de l'Église qui met en opposition la lumière des origines et la nuit de l'histoire, qui a une considération très limitée et fonctionnelle du rôle du pontife, qui arrache à l'autorité ecclésiastique tous les droits sur la discipline pour les conférer à l'État. C'est toute une partie du catholicisme du XVIII<sup>e</sup> siècle qui est visée, dans laquelle la France avait joué un rôle de premier plan. Les événements de la Révolution en France, notamment la Constitution civile du clergé, ne font que confirmer aux yeux de Rome la validité des critiques avancées contre cette ecclésiologie et accélèrent les dynamiques romaines.

La France était à certains points de vue le lieu exemplaire des contrastes ecclésiastiques. C'était la terre des disciples de Jansénius, la terre du rigorisme : il s'agissait d'une élite dont l'influence toutefois dépassait les milieux cléricaux et intellectuels. De l'autre côté, il y avait des missionnaires qui prênaient une religiosité simple et optimiste, c'était la patrie de personnages anti-jansénistes de grande envergure, tel un Vincent de Paul. Les soucis que celui-ci exprimait par rapport au jansénisme naissant ne sont pas si différents des inquiétudes que le jansénisme tardif suscitait à Rome à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les membres de la commission n'hésitèrent pas à choisir l'image d'une Église opposée à celle des jansénistes et des gallicans : visible, hiérarchisée, liée à son chef qui est le pape ; une Église qui n'est pas élitare mais s'ouvre à la religion de tous. Comme l'a remarqué Bruno Neveu, de la *Auctorem Fidei* à la *Pascendi*, « le magistère suprême a préféré prendre parti contre les aspirations d'un *pusillus grex*, en faveur de sa propre dynamique et par-delà au profit d'un christianisme et d'une religiosité populaires »<sup>69</sup>. Dans ce contexte, le rôle du Saint Siège et ses prérogatives sont tenus pour essentiels, contre le gallicanisme et contre le jansénisme, contre tout courant qui aurait pu lui porter atteinte.

---

<sup>69</sup> B. NEVEU, « Culture religieuse et aspirations réformatrices à la cour d'Innocent XI », dans ID., *Erudition et religion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris 1994, p. 235-276 (p. 266s).